

Improbables fusées Autour du Festival interculturel du conte du Québec

Dan Yashinsky

Number 131 (2), 2009

Conte et conteurs

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1275ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Yashinsky, D. (2009). Improbables fusées : autour du Festival interculturel du conte du Québec. *Jeu*, (131), 73–79.

DAN YASHINSKY **IMPROBABLES FUSÉES**
Autour du Festival interculturel du conte
du Québec

Depuis trente ans, j'ai une histoire d'amour avec le mouvement du conte du Québec. Tout a commencé lorsque Jocelyn Bérubé est venu, comme un conteur en pèlerinage, prendre part à notre Toronto Festival of Storytelling. Je crois bien que c'était en 1980. Nous sommes devenus des amis et, en réfléchissant au milieu de créateurs qui a vu naître un conteur aussi extraordinaire, je suis devenu un pèlerin à mon tour. J'ai pris la *maudite*¹ autoroute 401 plusieurs fois pour aller faire la fête au Québec et y observer le renouveau du conte. Mes pèlerinages m'ont aussi mené en France, pour assister aux récits époustouflants de Bruno de la Salle et de son Conservatoire de la littérature orale à Chartres et à Vendôme. Depuis ma première rencontre avec Jocelyn Bérubé, je suis convaincu que les conteurs au Québec et en France réalisaient sans doute le travail le plus intéressant dans le monde du conte, un travail qui passe par l'expérimentation, la philosophie, la réinvention de récits traditionnels, la collaboration avec d'autres formes d'art et le développement de public, toutes choses auxquelles les autres conteurs ne peuvent que rêver. J'ai appris d'artistes comme Bérubé, Michel Faubert, Alain Lamontagne – soit les pionniers du mouvement – que la tradition orale constituait une entité vivante, et non quelque chose qui doit être préservé dans des archives et des musées : une source de redécouverte d'avant-garde. Car, s'ils aiment les traditions, les conteurs sont aussi engagés dans la création du patrimoine de l'avenir. Mes pèlerinages m'ont mené à Montréal, à Québec, à Sherbrooke, à la maison de Rosalyn Cohen dans les Laurentides, aux Îles-de-la-Madeleine, et je suis revenu de chacun de mes voyages avec un sentiment d'émerveillement renouvelé, ébahi de voir à quel point l'art du conte s'est répandu au Québec.



Illustration de François Girard pour le programme du Festival interculturel du conte du Québec 2009.

1. En français dans le texte. NDT.

9^e édition

FESTIVAL INTERCULTUREL DU
CONTE
du Québec
QUÉBEC INTERCULTURAL STORYTELLING FESTIVAL

19-28
OCTOBRE
2007

LA DIVERSITÉ DE CHACUN... FAIT LA RICHESSE DE TOUS
OUR DIVERSITY MAKES UP OUR WEALTH!

www.festival-conte.qc.ca

UN FESTIVAL-CLÉ

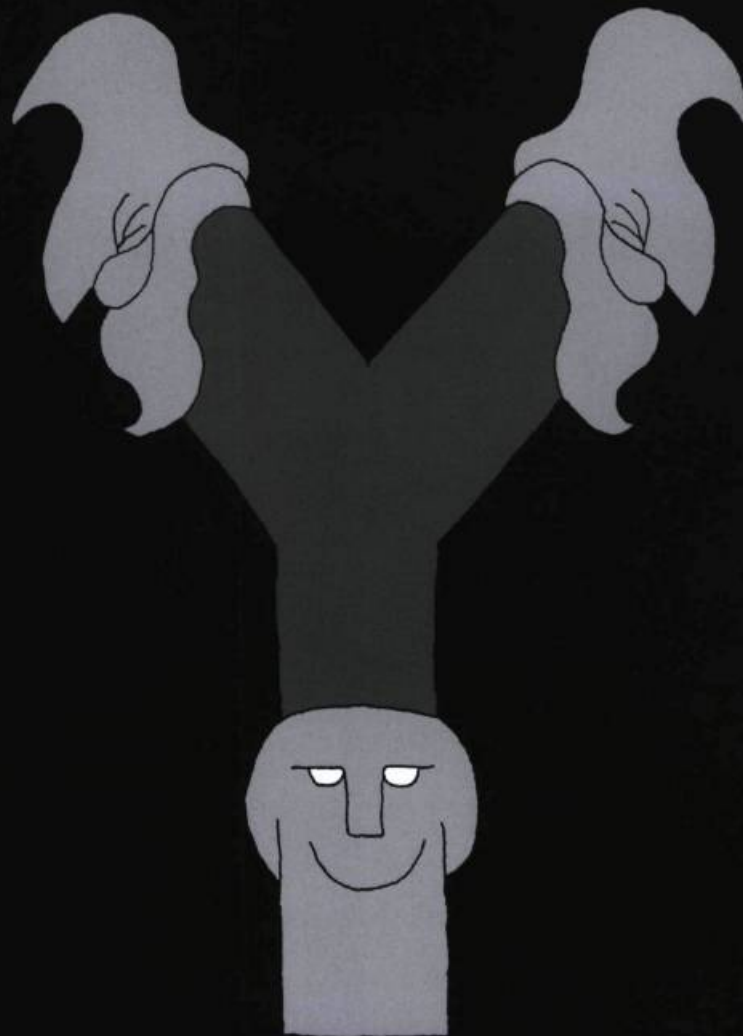
L'histoire de ce mouvement a très bien été retracée, notamment par Jean-Marc Massie, André Lemelin, Pétronella van Dijk, Christian-Marie Pons, ainsi que par la maison d'édition Planète rebelle. J'aimerais cependant ici traiter d'un élément de cette renaissance artistique extraordinaire : le Festival interculturel du conte du Québec (FICQ), fondé par Marc Laberge. Depuis ses débuts en 1993, j'ai pris part à la plupart des éditions de ce festival, soit comme conteur, soit comme invité à des tables rondes, mais surtout comme *fan*. J'y suis passé par bien des épreuves et des plaisirs, dont voici quelques épisodes, en commençant par le rappel d'une fusée aussi joyeuse qu'improbable et celui d'une inquiétante conversation.

Ce devait être au cours de la troisième ou de la quatrième année du Festival. Je me trouvais dans le salon chez Marc Laberge, avec Éric Premel, un producteur de spectacles de contes de France, Michel Faubert et son fils Éli. La maison était remplie de conteurs venus du monde entier, mais nous avons pu dénicher un coin tranquille pendant quelques minutes. Éric a commencé à raconter une histoire en utilisant une allumette et un sachet de thé, l'histoire de l'invention d'une fusée spéciale. Il a coupé la ficelle du sac de thé en disant : « Ce ne sont pas toutes les fusées qui ont besoin d'un détonateur. » Puis, il a défait le haut et le bas du sachet, et vidé le thé (« Il y a des fusées qui n'ont même pas besoin de poudre à canon ! »). Étirant le cylindre pour en faire un tube, il l'a ensuite placé sur la table, a allumé le haut et, par une étrange loi de la physique, l'objet est devenu une petite fusée qui s'est élevée de sa rampe de lancement auréolée de gloire. Quel tour de passe-passe sublime et étonnant ! Le jeune Éli n'a pas été le seul à écarquiller les yeux ce jour-là. Alors que le conteur faisait le compte à rebours, Marc Laberge, Jocelyn Bérubé et d'autres s'étaient réunis pour regarder le sachet de thé s'élever dans les airs avec grâce et magie. Si je me rappelle souvent ce moment, c'est peut-être parce qu'il résume plusieurs des choses que j'adore au FICQ.

D'abord, Éric, dans la plus pure tradition française, n'a demandé aucune permission avant de mettre le feu à sa mini-fusée chez son ami. À Toronto, nous aurions d'abord demandé l'autorisation, puis nous nous serions inquiétés de trop nous amuser sans permission. J'ai appris cela de mes amis au Québec, surtout de Marc Laberge : rien de créatif ne peut arriver si on attend des approbations, des bourses ou les décisions d'un comité. Comme je l'ai mentionné, la maison était pleine de conteurs venus du monde entier, qui avaient franchi pas mal de frontières pour se réunir là. Car, dès ses premiers jours, le FICQ a été un carrefour de conteurs d'ici et d'ailleurs. C'était aussi un plaisir qu'Éli Faubert soit là. J'ai déjà lu que, dans certaines cultures africaines, on insiste pour que parmi le public des spectacles de contes, il y ait au moins un enfant, pour assurer la poursuite de la tradition orale. Il était alors un petit garçon, mais il n'était pas le seul jeune dans la maison. Pas très loin de la fusée se trouvaient des conteurs de tous âges, dont plusieurs, dans la vingtaine ou la trentaine, constituaient une relève aussi réfléchie qu'engagée. Je note d'ailleurs avec peine qu'il n'existe en anglais aucun équivalent au mot français « relève », ni de génération comparable de jeunes conteurs pouvant passer pour les apprentis de nos pionniers du conte. Voilà donc une grande histoire – on peut même parler d'un récit incandescent –,



Marc Laberge (à droite) accueillant Jocelyn Bérubé chez lui lors d'une fête organisée à l'occasion du Festival interculturel du conte.
© Jeanine Ma.



15 ANS DE CONTES!

Festival de conte
Storytelling festival
Festival de cuentos

LES JOURS SONT CONTÉS
EN ESTRIE

11 AU 21 OCTOBRE 2007

WWW.PRODUCTIONSLETTORALE.COM

Illustration de l'affiche : Vittorio.

une rencontre interculturelle animée, marquée par l'improvisation et la contestation des règles, sous le regard souriant d'un hôte généreux qui s'amuse bien en tenant toujours à la main un verre de bon vin. Nous étions bien à un mini-festival à « L'Auberge Laberge », qui, dans mon souvenir, s'est cristallisé sous la forme d'une incroyable petite fusée pouvant s'élever sans carburant ni détonateur, simplement mue par l'énergie de son propre feu.

UNE CROISSANCE EXPONENTIELLE

Pour contrebalancer l'agréable souvenir de ce doux moment dans la coulisse, je me souviens aussi d'une promenade à Montréal, plusieurs années auparavant. J'étais avec Jocelyn Bérubé, en train de chanter une rhapsodie en bleu sur les possibilités de vivre en tant que conteurs professionnels. Nous nous demandions aussi d'où diable pourrait venir la nouvelle génération de conteurs, voire s'il y en aurait une. L'avenir paraissait sombre. Pour mettre cela en perspective, c'était avant que Marc Laberge ne fonde le FICQ, avant que Pétronella van Dijk ne lance *Les jours sont contés* en Estrie, avant que Maurice Vianney ne commence à accueillir des gens dans sa forge, que Jean-Marc Massie et André Lemelin ne montent sur une scène, ou que Planète rebelle ne commence à publier les répertoires des conteurs québécois. Ni lui ni moi n'aurions pu imaginer que, vingt-cinq ans après notre promenade rue Sainte-Catherine, Montréal deviendrait le foyer d'une des plus grandes célébrations du conte dans le monde, qu'apparaîtrait un public adulte aussi chaleureux qu'animé, attiré autant par le conte traditionnel que d'avant-garde, et que les conteurs réclameraient enfin une place honorable à la table de leur société. Alors, comme dans les vieux contes folkloriques, après un moment de doute et de désespoir, tout a commencé à changer. Une génération d'animateurs, de producteurs et de programmeurs de talent est apparue, et la fusée du conte québécois a été lancée pour de bon.

Mais quelle a été au juste l'importance de cette croissance ? Ayant conservé les programmes du FICQ, je note que la première année, en 1993, il a accueilli quinze conteurs dans six lieux différents. Deux ans plus tard, alors que plusieurs maisons de la culture se sont jointes au réseau de salles d'accueil, le nombre de lieux est passé à treize. Au troisième Festival, Laberge a invité Rosalyn Cohen à diriger un programme anglophone (Stéphanie Benéteau lui a succédé aujourd'hui). Au dernier Festival, en 2007, j'ai compté soixante-trois lieux et dix-sept partenaires internationaux. Les salles d'accueil étaient des cafés, des bars, des cégeps, ou encore des bibliothèques, des maisons de la culture, des théâtres petits ou grands, des terrains de stationnement d'églises, et ainsi de suite. Par ailleurs, outre le FICQ, plusieurs autres festivals et rencontres du conte ont poussé partout au Québec. C'est là une réalisation exceptionnelle, dont je n'ai été témoin comme conteur nulle part ailleurs dans le monde. Comment ce mouvement artistique a-t-il pu s'épanouir avec une telle dynamique, une telle profondeur artistique, une telle croissance continue ?

Selon un dicton arménien, qui conclut souvent les contes de fées : « Trois pommes tombent du ciel, une pour le conteur, une pour celui qui l'écoute et l'autre pour celui qui a entendu. » Je pense parfois qu'il faudrait une quatrième pomme, pour celui qui accueille la rencontre. Aujourd'hui, cela veut dire : pour celui qui adresse les demandes de subventions, achète le vin pour la réception, parcourt le monde à la recherche de nouveaux conteurs, paie les factures et s'occupe du budget, de la publicité et de l'accueil à l'aéroport. À cet égard, le Québec peut s'estimer très chanceux d'avoir des animateurs et des producteurs de spectacles de contes aussi doués, qui trouvent de nouvelles manières d'accueillir et de réunir artistes et public. La plupart d'entre eux sont d'ailleurs toujours à la barre de l'événement qu'ils ont fondé, même après



Sainte-Luce-sur-Mer.
© Michèle Vincelette.



vingt ans. Outre la qualité des conteurs, j'estime que la présence d'hôtes aussi dévoués a été essentielle à l'épanouissement fantastique du mouvement au Québec.

À l'évidence, Laberge est un de ces hôtes importants, et j'ai commencé à comprendre sa passion pour cette partie nécessaire – encore que décidément dénuée de prestige – du mouvement du conte le jour où il m'a raconté une partie peu connue de l'histoire du conte québécois. Jocelyn Bérubé et lui se demandaient comment les conteurs des camps de bûcherons apprenaient leur immense répertoire. Chaque année, ces artistes phénoménaux devaient avoir assez d'histoires en tête pour arriver à divertir, au moins une fois par semaine, tout un camp de travailleurs. Comme les hivers étaient longs, il leur fallait beaucoup, beaucoup d'histoires. Or, comment faisaient-ils pour se rappeler tout ça ? Ce que Laberge et Bérubé ont découvert, c'est que les conteurs descendaient le fleuve après la débâcle du printemps, en travaillant – et en racontant leurs histoires – sur les bateaux. Au port de Québec, ils pouvaient échanger leurs histoires avec des marins arrivant de tous les coins du monde. Leurs fiers capitaines servaient la bière aux marins rassemblés sur les ponts pour écouter les conteurs, célébrant à la fois le public et le conteur. De ces carrefours de ponts ouverts aux contes des quatre coins du monde, les conteurs des camps de bûcherons rapportaient les histoires d'Aladin et des sultans. Et pendant les longs hivers, assimilés et transformés par l'imagination des conteurs, Aladin s'est appelé Ti-Jean, le sultan s'est mué en baron de la drave, les palmiers des contes originaux sont devenus les grands pins qui entouraient le camp et le tapis volant s'est métamorphosé en canot aérien de la chasse-galerie. À mon avis, Marc Laberge est justement un de ces capitaines, réincarné en directeur de festival. Comme les capitaines de bateaux d'antan, il est bien fier de ses conteurs et convaincu que, grâce à des rencontres aussi remplies d'imagination, la tradition orale va se raviver pendant mille et une nuits québécoises.

D'ailleurs, j'ai constaté que les plus grands animateurs et hôtes de spectacles de contes du monde étaient aussi les meilleurs écouteurs. Pour avoir parcouru les festivals partout sur la planète, je trouve toujours étonnant de voir à quel point les producteurs – quand ils arrivent à s'arracher

à leur budget, leurs états de compte, leur téléphone, leurs demandes de visa, leurs vols retardés et les innombrables tâches dont ils sont responsables – arrivent à se détendre totalement dès qu'ils s'assoient pour écouter les conteurs qu'ils ont travaillé si fort à amener sur une scène. Je pense à Folke Tegetthoff en Autriche, à Regina Machado au Brésil, à Ben Haggarty et David Ambrose au pays de Galles, à Mats Rehnman en Suède ou à Pétronella van Dijk à Sherbrooke. Quels merveilleux spectateurs ils sont ! Ils parviennent à s'abandonner totalement à la rêverie et à laisser derrière eux leurs soucis de gestionnaires, au moins jusqu'à la fin d'un conte. Ce qui ne signifie pas qu'ils se délectent de toutes les histoires qu'ils entendent, en l'absence de sens critique. J'ai appris, avec des années d'amitié, que lorsque Marc Laberge n'aime pas une histoire, il affiche un visage impassible, d'un calme bouddhique, se résignant intérieurement à la vérité inévitable du conte : quand il n'est pas l'art le plus palpitant du monde, il devient assurément le plus ennuyeux.

Laberge croit au conte comme Jerzy Grotowski avait conçu un théâtre « pauvre » (dans le sens de minimal, non d'appauvri). C'est-à-dire un théâtre où l'action la plus significative a lieu dans l'imagination du spectateur. Quand une histoire est bien racontée, chaque auditeur assiste à un « film dans la tête », produisant sa propre imagerie, son émotion et son sens du théâtre. J'ai vu avec Laberge des conteurs qui, plutôt que de faire confiance à la qualité de leur histoire, travaillaient trop fort pour gagner l'intérêt et l'attention du public. Avec de tels conteurs, j'ai l'impression, en tant qu'auditeur, d'assister à un spectacle plutôt que de cocréer un monde imaginaire. Une fois, quand Laberge est venu passer trois jours chez moi à Toronto en apportant quelques bouteilles de vin, je lui ai demandé s'il était un connaisseur. « Non, a-t-il répondu, mais j'aime bien le vin. » Il en est de même de son goût pour les contes. Il adore les histoires, mais elles n'ont pas besoin d'être montées avec beaucoup de dramatisation, de style ou de chorégraphie (à moins que ces éléments ne soient présentés honnêtement et intégrés de manière organique à l'histoire). Il lui suffit que ce soient de bonnes histoires, émouvantes, sincères et pleines de suspense. Parfois de grands crus, mais aussi souvent du bon vin de table, pourvu qu'il soit bien fait, sans prétention et, bien sûr, délicieux.

À revoir l'histoire du FICQ, je ne suis pas surpris de noter qu'il a été fondé et qu'il est toujours dirigé par un homme qui est à la fois ethnographe, photographe, globe-trotter, écrivain et conteur. Ces intérêts constituent la base même de l'approche de Marc Laberge lorsqu'il élabore le programme du Festival. À son point de vue, les conteurs sont des témoins de l'histoire, des contrebandiers et des ambassadeurs de la tradition orale, parfois des militants subversifs, des sauveurs de patrimoine et des innovateurs du folklore à venir. L'art du conte est à la fois un divertissement et une enquête sur la culture. Il est même, mystérieusement, la source autour de laquelle peut se créer et s'épanouir une communauté. Vivian Gussin Paley, expliquant sa théorie de l'enseignement et de la communauté, déclare : « Il faut inventer votre propre littérature si vous voulez relier vos idées à celles des autres². » Les conteurs réunis tous les deux ans au FICQ, venus de tant de cultures et adoptant tant de styles divers, réinventent une littérature orale qui est peut-être la meilleure chance offerte à l'humanité de lier des idées à celles des autres. La mission partagée du conteur est d'apporter des nouvelles des coins les plus reculés de l'expérience humaine, ainsi que de considérer les éléments les plus quotidiens de la vie avec un regard neuf. Que les contes viennent du royaume le plus lointain ou le plus familier, qu'ils contiennent des palmiers ou des grands pins, des fusées ou des canots volants, le conteur a avant tout l'immense responsabilité de retracer les possibilités humaines révélées dans ces aventures proches et lointaines de l'âme. ■

Conteur et écrivain vivant à Toronto, **Dan Yashinsky** a publié *Soudain, on entendit des pas... Contes du XX^e siècle* chez Planète rebelle en 2007. Il a fondé en 1979 le Toronto Festival of Storytelling. Il a donné des spectacles et enseigné dans des festivals à Singapour, au Brésil, en Irlande, au pays de Galles, en Israël, en Autriche, en Allemagne, en Hollande, en Angleterre, en Suède, aux États-Unis, au Canada et au Québec. En 1999, il a reçu le prix Jane Jacobs pour son travail de conteur dans la communauté.

2. *The Boy Who Would Be A Helicopter*, Cambridge, Harvard University Press, 1990.